

# la ménagerie de verre

---

de

Tennessee Williams

traduction de l'anglais **Isabelle Famchon**

mise en scène **Daniel Jeanneteau**

La Colline – théâtre national





Rencontre avec l'équipe artistique  
mardi 12 avril à l'issue de la représentation

Projection de la version japonaise du spectacle  
créé en 2011 au Shizuoka Performing Arts Center (Japon)  
La projection sera suivie d'une rencontre avec  
Daniel Jeanneteau et Mamar Benranou, réalisateur du film.  
samedi 16 avril à 14h

entrée libre sur réservation

au 01 44 62 52 00 ou contactez-nous@colline.fr

 Les représentations des mardi 5 et dimanche 10 avril  
sont surtitrées en français.

 Les représentations des mardi 12 et dimanche 17 avril  
sont proposées en audio-description, diffusée en direct  
par un casque à haute fréquence.

---

Le Studio-Théâtre de Vitry dirigé par Daniel Jeanneteau  
a créé une revue: REVUE INCISE.  
Théâtre, pensée critique, récits et lignes de fuite.  
Deux numéros en vente à la librairie du théâtre.

# La Ménagerie de verre de Tennessee Williams

traduction de l'anglais **Isabelle Famchon**

mise en scène et scénographie **Daniel Jeanneteau**

assistant mise en scène et scénographie **Olivier Brichet**

lumières **Pauline Guyonnet**

costumes **Olga Karpinsky**

assistée de **Cindy Lombardi**

son **Isabelle Surel**

assistée de **Benoît Moritz**

vidéo **Mamar Benranou**

collaboratrice à la scénographie **Reiko Hikosaka**

remerciements à **Marie-Christine Soma**

avec

**Solène Arbel** Laura

**Pierric Plathier** Jim

**Dominique Reymond** Amanda

**Olivier Werner** Tom

et la participation de **Jonathan Genet**

production Maison de la Culture d'Amiens – Centre européen de création  
et de production, Studio-Théâtre de Vitry  
coproduction La Colline – théâtre national, Shizuoka Performing Arts Center  
(Japon), Institut Français, Maison de la Culture de Bourges, Espace des Arts –  
Scène nationale de Chalon-sur-Saône, Centre dramatique national de  
Besançon Franche-Comté.

Décor construit dans les Ateliers de la MCB° Maison de la Culture  
de Bourges – scène nationale

L'auteur est représenté dans les pays de langue française par l'Agence MCR,  
Marie-Cécile Renauld, Paris, [www.paris-mcr.fr](http://www.paris-mcr.fr), [info@paris-mcr.com](mailto:info@paris-mcr.com),  
en accord avec Casarotto Ramsay Ltd, London.

La traductrice est représentée dans le monde par l'Agence MCR.  
*La Ménagerie de verre* est présentée en vertu d'un accord exceptionnel  
avec "The University of the South, Sewanee, Tennessee".

du 31 mars au 28 avril 2016

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

La "ménagerie" des objets en verre a été réalisée  
par Olivier Brichet et Solène Arbel.

Avec la collaboration des élèves de première année de CAP et Bac Pro  
de la section verrerie scientifique du lycée Dorian à Paris  
et son professeur Ludovic Petit.

Remerciements à l'entreprise V.S.N (Verrerie Soufflée et Normalisée - Paris).

Les costumes ont été réalisés par le Studio FBG2211.

Le spectacle a été créé le 24 février 2016 à la Maison de la Culture d'Amiens -  
centre européen de création et de production.

régie **Franck Tortay** régie son **Émile Bernard**  
régie vidéo **Quentin Descourtis** régie lumière **Thierry Le Duff**  
technicien lumière-poursuite **Pascal Levesque**  
machinistes **Franck Bozzolo, Yann Leguern**  
habilleuse **Laurence Le Coz** accessoiriste **Isabelle Imbert**

durée du spectacle : 2h05

**Tournée**

**Maison de la Culture de Bourges**  
du 11 au 13 mai 2016  
**Le Quartz, Scène Nationale de Brest**  
les 18 et 19 mai 2016  
**Comédie de Reims**  
du 24 au 27 mai 2016

Perdre encore est à nous ; l'oubli garde sa forme  
dans l'inchangé royaume des métamorphoses.  
L'abandonné gravite ; et si nous sommes  
au centre rarement de telle orbite : autour  
de nous elles vont traçant l'intacte figure.

**Rainer Maria Rilke**

*Le Vent du retour*, trad. Claude Vigée, Éditions Arfuyen, 1989, p. 66

## À propos de *La Ménagerie de verre*

*La Ménagerie de verre* se déroule dans un petit appartement de Saint Louis et met en scène trois membres de la même famille, les Wingfield : une mère, Amanda, abandonnée par son mari, un fils, Tom, poète et employé dans une usine de chaussures, une fille, Laura, fragile, solitaire et qui collectionne de petits animaux en verre. À ce triangle s'ajoute un quatrième personnage extérieur : Jim, jeune collègue de Tom, invité le temps d'une soirée.

Puisant au plus intime de sa propre vie, dans une histoire insignifiante et très locale, Tennessee Williams construit une œuvre universelle, subtilement déceptive, parlant de la perte et du deuil, de la permanence en nous de ce qui a disparu. Amanda Wingfield, hantée par sa propre jeunesse perdue, harcèle ses enfants en voulant leur bien, incapable de discerner clairement sa vie fantasmatique de leur réalité. Elle organise une soirée au cours de laquelle un "galant" doit venir, un mâle qu'il s'agit de présenter à sa fille déficiente, frappée d'un handicap indéfinissable mais la rendant inapte à toute vie normale. Mélangeant le sexe et la survie, échafaudant des plans scabreux de mariages devant résoudre les problèmes de leur vie matérielle et sentimentale, Amanda provoque la catastrophe ultime qui finira de les faire basculer dans le repli et la misère...

*La Ménagerie de verre* présente la vie comme une expérience dépourvue de sens mais traversée par des moments d'intense beauté. D'une beauté dont on ne se remet pas. Dans la bulle de cette soirée où les frontières vacillent, quelque chose est sur le point de se produire qui pourrait bouleverser leurs vies. Laura s'approche de très près de ce qui serait pour elle un miracle, pendant un temps très court elle vit l'inconcevable. Puis tout redevient comme avant, avec le poids nouveau de

cette joie inaccomplie. À l'infini cette scène douloureuse et proche du ridicule hante le narrateur, Tom, qui nous parlant des années plus tard se remémore la prison affective que représentait pour lui la vie avec sa mère et sa sœur. Il a fui, disparu comme son propre père l'avait déjà fait, les laissant sans nouvelles et sans moyens. C'est tout, la pièce s'arrête là et nous laisse pantelants, démunis devant l'expérience de l'irréparable mis à nu...

C'est par le détour du Japon que j'ai découvert le théâtre de Tennessee Williams. En 2011, à l'invitation de Satoshi Miyagi au Shizuoka Performing Arts Center (SPAC), j'ai mis en scène *La Ménagerie de verre* en japonais. C'était une commande, et c'est dans ce cadre que j'ai pour la première fois lu ce théâtre que je pensais ne pas aimer. J'y ai découvert, loin du réalisme psychologique auquel on l'a souvent réduit, une œuvre complexe et novatrice, en évolution constante dans sa forme. La distance culturelle avec laquelle j'abordais ce travail (distance aussi bien avec le Japon qu'avec les États-Unis), et l'extraordinaire richesse humaine de la pièce, ouvrirent pour moi un champ de liberté et de rêve inattendu.

Rien n'est matériel dans cette pièce, les figures sont des spectres traversant la mémoire du narrateur, fruits de ses obsessions, de ses affects. C'est un voyage dans une conscience malade, entre l'angoisse et le rire. Tennessee Williams lui-même encourage le metteur en scène à s'évader des contraintes du réalisme, et propose des configurations de jeu, des agencements de rapports traduisant les structures profondes du psychisme. Il s'éloigne de l'imitation de la réalité pour inventer une dramaturgie du décalage, de la faille, de l'absence. Ses créatures sont affectées par d'étonnants troubles de la présence, les unes et les autres n'existant pas sur les mêmes plans de réalité,

selon les mêmes modes d'apparition ni les mêmes densités physiques... Dans ce monde sans gravitation universelle, chaque entité pèse d'un poids singulier, selon un système de masse inventé pour lui seul.

Les pièces de Williams sont des agencements de solitudes. Les échanges sont improbables, les sentiments fusent hors des êtres et s'abattent comme des pluies, par l'effet d'une inconséquence fondamentale, originelle.

Les figures de *La Ménagerie de verre* sont perdues, et leur principale modalité d'occupation de l'espace est l'errance. Amanda erre dans sa maison, dans la ville, entre son fils et sa fille. Elle se maintient perpétuellement dans un entre-deux qu'elle voudrait sans limites. Sa volonté, implacable, s'applique à effacer tout obstacle qui pourrait s'opposer à cette errance: que son fils s'incline, s'absente de lui-même, serve le quotidien et l'absolve de tout poids matériel; que sa fille se taise, taise sa féminité, s'absente en spectatrice perpétuelle du théâtre obsessionnel de sa mère; que Jim se prête à représenter en effigie le corps désirant de l'homme perdu et toujours désiré, qu'il se tienne en leurre et n'intervienne pas, n'existe, littéralement, pas. Elle est seule, elle erre enfermée dans un système clos.

*La Ménagerie de verre* exige la mise en place par le jeu d'une sorte de graduation de la présence, de perspective dans la densité, conférant à chaque être une pesanteur, un rythme, une opalescence variable. Chaque comédien doit jouer seul, en soi, mais avec les autres. Comme dans un système planétaire, beaucoup de vide sépare chaque corps. Beaucoup d'énergie circule entre ces corps.

La scénographie est un volume translucide qui expose et enclôt les corps dans une matrice impalpable. Posés sur un socle

duveteux et pâle, Amanda, Laura, Tom et Jim circulent et se heurtent, s'évitent, s'ignorent, se cherchent. C'est par Tom que nous pénétrons cette matrice, il se tient au seuil et vacille, hésite, entre son aspiration au monde et l'appel angoissant de ses remords. La pièce contient une succession d'espaces mentaux gigognes, encastrés les uns dans les autres. Tom se souvient et revit, dans une confusion totale du présent et du passé, le piège affectif qu'ont représenté pour lui sa mère et sa sœur. Amanda, dans un déni perpétuel du présent, revit à l'infini son passé idéalisé de jeune fille. Laura se réfugie dans un monde inventé par elle, sans référence à l'extérieur, où tout est fragile, transparent, lumineux et froid. Jim est prisonnier du rêve social majoritaire, il a subi le dressage idéologique et s'apprête à faire de son mieux pour ne pas en sortir.

Tout cela est en mouvement, selon une cosmologie complexe, régie par les sentiments, les peurs, les désirs... Plus qu'une histoire, *La Ménagerie de verre* est un paysage, un ensemble de distances séparant des blocs d'affectivité, traversé par des lumières, des obscurités, des vents et des pluies. La temporalité y est multiple, combinée en strates, en cycles, en réseaux.

L'idée de poursuivre ce travail en France s'est formée très tôt, en repensant à l'aventure vécue avec Dominique Reymond et le théâtre halluciné d'August Stramm (*Feux*, festival d'Avignon 2008). C'est autour de Dominique que je construis cette version française, dans la lumineuse évidence de sa rencontre avec la figure d'Amanda.

Daniel Jeanneteau

*“Le narrateur est une convention affichée de la pièce. Celui-ci s’autorise d’ailleurs toute licence avec la convention dramatique qui s’accorde à son propos.”*

## Prologue

**Tom.** – Oui, j’ai plus d’un tour dans mon sac, je vous réserve des surprises. Mais je suis le contraire d’un magicien professionnel. Lui sait donner à l’illusion une apparence de vérité. Moi, je vous présente la vérité sous l’apparence plaisante de l’illusion. Pour commencer, j’inverse le cours du temps.

*Musique.*

La pièce se passe dans la mémoire. Comme elle se passe dans la mémoire, elle est toute en demi-teinte, sentimentale, non réaliste. Dans la mémoire, tout semble se passer en musique. Cela explique le violon dans les coulisses. Je suis le narrateur de la pièce, mais aussi l’un de ses personnages. Les autres personnages sont ma mère, Amanda, ma sœur, Laura, et un jeune galant qui apparaît dans les scènes finales. C’est le personnage le plus réaliste de la pièce, un émissaire du monde de la réalité dont nous étions en quelque sorte coupés. Il y a dans la pièce un cinquième personnage qui n’apparaît pas, sauf dans cette photographie grand format au-dessus du manteau de la cheminée. C’est notre père qui nous a abandonnés voici longtemps. C’était un employé du téléphone tombé amoureux des communications internationales et qui a abandonné travail et famille pour s’évaporer dans la nature... La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, c’était une carte postale de Mazatlán, sur la côte Pacifique du Mexique, avec un message de deux mots – “Hello – Goodbye!”, et pas d’adresse. Je crois que le reste de la pièce s’expliquera de lui-même...

**Tennessee Williams**

*La Ménagerie de verre*, trad. Isabelle Famchon

*La pièce étant faite de souvenirs, elle échappe au réalisme. La mémoire s’autorise en effet une grande licence poétique. Elle estompe certains détails; en fait ressortir d’autres, selon la charge émotionnelle des faits remémorés, car la mémoire siège principalement dans le cœur. L’appartement apparaît donc sous un éclairage assez diffus et poétique.*

**Tennessee Williams** *La Ménagerie de verre*, scène 1

## Une galaxie de verre

Quant à ma sœur Laura, il était encore plus difficile de la définir. D’elle-même, elle n’aurait jamais fait un pas vers le monde: elle se tenait au bord de l’eau, pour ainsi dire, comme si elle savait d’avance que l’eau était beaucoup trop froide pour y tremper le pied. [...]

Elle gardait ses stores baissés, et comme maman ne nous permettait pas d’allumer sans nécessité, elle passait ses jours dans une continue pénombre. Le mobilier de sa chambre comprenait un lit, un bureau et une chaise, tous trois peints en ivoire terne. Au-dessus du lit, il y avait une peinture religieuse particulièrement laide, le visage d’un Christ efféminé, avec de grosses larmes bien apparentes au-dessous des yeux. Le charme de la chambre venait de la collection d’objets en verre de ma sœur. Elle avait une passion pour les verres colorés et elle avait couvert les murs de sa chambre de rayonnages, garnis de petits bibelots de verre, tous plus fins les uns que les autres et colorés avec goût. Elle passait son temps à les nettoyer et les astiquer. En entrant dans sa chambre, on était frappé par le doux éclat transparent de

tous ces bibelots, reflétant à travers les stores la pâle lumière qui filtrait de "la vallée de la mort". Je ne saurais dire combien il y en avait. Peut-être une centaine. Mais Laura le savait exactement. Elle aimait chacun d'eux en particulier. Elle vivait dans un monde de verre, et aussi dans un monde de musique. [...]

Je ne pense pas que ma sœur ait été réellement folle. Je crois que les pétales de son esprit se trouvaient simplement repliés par la peur, et je ne saurais dire si ce n'était pas là la voie d'une secrète sagesse. Elle ne parlait jamais beaucoup, pas même à moi, mais de temps en temps elle lâchait une phrase qui vous coupait le souffle.

En rentrant dans l'entrepôt, ou après avoir fini d'écrire, le soir, j'entrais dans sa chambre pour lui faire une petite visite. À force de vouloir mener deux chevaux à la fois, dans deux directions opposées, j'avais les nerfs usés et ma sœur exerçait sur moi un effet calmant. [...]

Un matin, au petit déjeuner, maman me dit :

- Comment se fait-il que tu n'aies pas quelques amis de ton âge, quelques jeunes gens de l'entrepôt que tu pourrais inviter à dîner ?

L'idée me surprit, parce qu'il y avait à peine de quoi manger à la maison pour nous trois. Ma mère était une maîtresse de maison terriblement stricte. Dieu sait que nous étions pauvres ! Mais elle vivait dans la crainte d'être un jour plus pauvre encore. Et cette crainte n'était pas sans fondement, puisque le seul homme de la maison était poète et travaillait dans un entrepôt. Mais presque aussitôt ma mère s'expliqua :

- Je pense que ce serait très bien pour ta sœur, dit-elle. Quelques jours plus tard, j'amenai Jim à dîner à la maison. [...]



Olivier Werner



Olivier Werner, Dominique Reymond



Solène Arbel, Dominique Reymond



Solène Arbel



Olivier Werner, Dominique Reymond





Solène Arbel, Olivier Werner

Pierric Plathier, Dominique Reymond



Dominique Reymond



Solène Arbel, Pierrick Plathier



Solène Arbel



Pierrick Plathier, Solène Arbel



Solène Arbel, Pierric Plathier

Peu de temps après cette soirée, je perdis mon emploi à l'entrepôt. On me mit à la porte parce que j'avais écrit un poème sur le couvercle d'une boîte à chaussures. Je quittai Saint Louis et commençai à vagabonder par le pays. Je m'enfonçai dans les villes comme dans des feuilles mortes, aux vives couleurs, chassées par le vent loin des arbres. Ma nature changeait. Je devenais dur et indépendant.

En cinq ans, j'avais presque oublié la maison. Il me fallait l'oublier, je ne pouvais pas l'emporter avec moi. Mais de temps en temps, le plus souvent en arrivant dans une ville nouvelle, avant d'y avoir trouvé des compagnons, je sens s'amollir ma carapace de dureté. Une porte s'ouvre doucement, et je n'y peux rien. J'entends la vieille musique fatiguée qu'un père inconnu, aussi désabusé que moi, me laissa dans cette maison qu'il avait abandonnée. Je revois le doux éclat triste des centaines de petits bibelots colorés. Je retiens mon souffle et, tout à coup, au milieu de son musée de verre, m'apparaît le visage de ma sœur – et elle habite ma nuit.

**Tennessee Williams**

*Portrait d'une jeune fille en verre, Toutes ses nouvelles*, trad. Maurice Pons, Éditions Robert Laffont, p. 127-131 et 135

*“La vérité, la vie ou la réalité, est un tout organique que l’imagination poétique ne peut représenter dans son essence que par transformation, en empruntant des formes qui ne sont pas celles des apparences.”*

## La Licorne

Oh! c’est elle, la bête qui n’existe pas.  
Eux, ils n’en savaient rien, et de toutes façons  
– son allure et son port, son col et même la lumière  
calme de son regard – ils l’ont aimée.

Elle, c’est vrai, n’existait point. Mais parce qu’ils l’aimaient  
bête pure, elle fut. Toujours, ils lui laissaient l’espace.  
Et dans ce clair espace épargné, doucement,  
elle leva la tête, ayant à peine besoin d’être.

Ce ne fut pas de grains qu’ils la nourrissent, mais  
rien que, toujours, de la possibilité d’être.  
Et cela lui donna, à elle, tant de force,

qu’elle s’en fit une corne à son front. L’unicorne.  
Et puis s’en vint de là, blanche, vers une vierge,  
et fut dans le miroir d’argent et puis en elle.

**Rainer Maria Rilke**

*Les Sonnets à Orphée*, II, IV, trad. Armel Guerne, Éditions du Seuil, 1972, p. 149

*“C’est si fragile, le verre”*

## Bestiaire

Que suis-je, en mon fort intérieur? On me tient pour un être  
humain doué de raison. Et pourtant je transporte sur ma  
tête un plein panier d’idées, et dans une autre partie de mon  
anatomie, le noir continent de mon moi. Je suis la proie de  
tout un tourbillon de “sentiments”. Des sentiments qui ne me  
laissent pas la moindre échappatoire. Il y en a qui rugissent  
comme des lions, d’autres se tordent, comme des serpents;  
il y a ceux qui bêlent comme de blancs agneaux, ceux qui  
gazouillent comme des linottes, ceux qui restent muets comme  
des carpes rapides et glissantes, ceux qui sont comme des  
huîtres, qui ne s’entrouvrent que de temps à autre...  
Du fond le plus obscur de notre Afrique intérieure montent  
des créatures infiniment sauvages. La nuit, on les entend  
hurler. Si l’on est un grand chasseur, un vrai Nemrod, on peut  
toujours empoigner son gros calibre. Mais nous portons en  
nous notre forêt, et comme toutes les forêts celle-ci pullule  
de gros gibier et de créatures dangereuses: à un contre  
mille, avons-nous une chance? Longtemps, nous avons réussi à  
contenir cette sombre Afrique qui est en nous. Nous  
étions trop occupés à découvrir le pôle Nord, à convertir les  
Patagons, à aimer notre prochain tout en inventant de  
nouveaux moyens de l’exterminer, de l’espionner, de l’exclure.  
Mais aujourd’hui, cher, si cher lecteur, voilà que Némésis se  
mouche, voilà que des rugissements sourds se font entendre  
au plus sombre de l’Afrique, et aussi des cris étouffés.

**D. H. Lawrence**

*De la rébellion à la réaction*, trad. Béatrice Dunner, Éditions du Rocher,  
2004, p. 295

## The Notebook of Trigorin

**Constantin.** – Il est temps de commencer. La lune se lève.

**Nina.** – Pas tout à fait. [...]

**Constantin.** – Êtes-vous toujours aussi anxieuse? [...]

Qu'est-ce qui est difficile dans ma pièce?

**Nina.** – On ne sent pas l'humanité des personnages et il n'y a pratiquement aucune action.

**Constantin.** – Ah, vous voudriez courir autour de l'estrade, en vous tordant les bras et en vous arrachant les cheveux?

**Nina.** – N'importe quoi plutôt que de rester assise, à réciter.

**Constantin.** – Dois-je vous expliquer ce que je pensais que vous aviez compris? Cette pièce est un rêve. Elle ne joue pas avec notre conscient. La réalité la plus profonde, la plus signifiante, la seule réalité vraie, sans doute, est dans nos rêves.

**Nina.** – Mes rêves, je ne les comprends pas.

**Constantin.** – L'étrangeté du rêve fait toute sa beauté, Nina.

**Nina.** – Oui, oui, sans doute. Mais j'aurais aimé avoir une scène d'amour à jouer dans ce rêve de théâtre.

**Constantin.** – Une scène d'amour? Adressez-vous à un auteur à succès, je présume. À Trigorine?

**Nina.** – À présent, vous m'insultez. Et avec moi, l'auteur que j'admire le plus. Je crois que je vais rentrer chez moi.

**Constantin.** – Vous ne ferez jamais une chose pareille. Allez vous asseoir sur scène à votre place. La lune va se lever.

### Tennessee Williams

*Les Carnets de Trigorine*, trad. Pierre Laville, libre adaptation de *La Mouette* de Tchekhov, Éditions Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2011, p. 402-403

## Constantin. – Il faut impérativement au théâtre des formes nouvelles.

**Tennessee Williams** *Les Carnets de Trigorine*

## À propos de *La Mouette*

Je tombais amoureux des œuvres d'Anton Tchekhov, en tout cas de la plupart de ses nouvelles. Elles me firent découvrir une certaine sensibilité littéraire dont je me sentais très proche à cette époque. Je trouve maintenant qu'il gardait trop de choses par-devers lui. Mais je suis toujours amoureux de la délicate poésie qui émane de ses écrits et *La Mouette* demeure encore, à mon idée, la plus grande œuvre dramatique moderne, à l'exception peut-être de *Mère Courage* de Brecht. On a souvent répété que c'est Lawrence qui a eu la plus grande influence sur mon œuvre. Bien sûr, Lawrence a été un personnage hautement *simpatico* dans mon éducation littéraire, mais l'influence de Tchekhov fut prédominante – cela dans le cas où il y aurait eu des influences particulières au-delà de mes dispositions solitaires – ce sur quoi je n'ai pas encore de certitude et n'en aurai peut-être jamais.

### Tennessee Williams

*Mémoires*, trad. M. Pons et M. Witta, Éditions Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2011, p. 689

## “Le monde où je vis”

Auto-interview de Tennessee Williams

Question : **Pouvons-nous parler franchement ?**

Réponse : Je ne vois pas d'autres solutions.

**Vous savez peut-être que lors de la récente reprise de votre premier succès, *La Ménagerie de verre*, la majorité des critiques affirma que c'était là votre meilleure pièce, bien qu'elle date maintenant de douze ans. Oui, je lis tous les articles qui paraissent au sujet de mes pièces, même ceux qui disent que je n'écris que pour l'argent, et que l'intérêt principal de ce que je fais réside dans un certain appel aux instincts brutaux et laids. [...]**

**Mais vous conviendrez certainement que vos dernières œuvres, laissent une impression gênante de dureté et de froideur, de violence et de colère ? Je pense que, malgré moi, j'ai été influencé par les tensions, la colère et la violence croissantes qui habitent le monde et l'époque où je vis, et que je ressens de façon croissante en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Alors vous convenez que cette “tension croissante”, comme vous l'appelez, est le reflet d'un état qui existe en vous-même ?** Oui.

**Un état morbide ?** Oui.

**Et qui relève peut-être de la psychose ?** Je suppose que mon travail a toujours été pour moi une sorte de psychothérapie. **Mais comment pouvez-vous espérer que le public accueille favorablement des pièces et d'autres écrits visant la libération des tensions d'un fou réel ou potentiel ?** Cela libère les leurs. **Leurs quoi ?** Leurs tensions croissantes qui, elles aussi, touchent à la psychose.

**Vous pensez que le monde devient fou ?** Devient ? Je dirais plutôt “est devenu” ! Comme le dit le gitan dans *Camino Real*, le monde est un journal humoristique lu à l'envers. Et du coup, il est beaucoup moins drôle.

**Jusqu'où pensez-vous pouvoir aller avec cette vision torturée du monde ?** Aussi loin que le monde lui-même pourra aller dans son état torturé : aussi loin, peut-être, mais pas plus loin.

**Vous ne vous attendez pas à ce que le public et la critique vous suivent ?** Non.

**Alors pourquoi les entraînez-vous dans cette direction ?** C'est ma direction à moi. Je n'oblige personne à m'accompagner. **Oui. Mais vous espérez que les gens continueront à vous écouter, n'est-ce pas ?** Naturellement, je l'espère.

**Même si vous les déroutez par la violence et l'horreur de vos œuvres ?** N'avez-vous pas remarqué que les gens tout autour de vous sont en train de tomber comme des papillons en hiver, à la suite du fléau de violence et d'horreur qui marque notre monde et notre temps ? [...]

**Avez-vous un “message” positif à communiquer ?** Certainement, je pense que j'en ai un.

**Et qui serait ?** Le besoin criant, presque hurlant, d'un effort humain universel pour se connaître et nous connaître beaucoup mieux ; assez bien, même, pour arriver à admettre qu'aucun homme ne possède le monopole du droit ou de la vertu, pas plus que tel homme n'incarne toute la duplicité, tout le mal, etc. Si les gens et les races et les nations voulaient commencer par apprendre cette vérité évidente, alors je pense que le monde pourrait éviter le genre de corruption que, involontairement, j'ai choisi comme thème de base, allégorique, de mes pièces. [...] Et c'est pourquoi je ne comprends pas que nos machines à propagande ne cessent d'essayer de nous apprendre, de nous persuader, qu'il faut haïr, et craindre d'autres hommes vivant dans ce même petit monde que nous. Pourquoi ne pas essayer d'aller à l'encontre de ces hommes et de chercher à les connaître comme j'essaie de le faire avec les personnages de mes pièces ?

**Tennessee Williams**

Extrait de *The Observer*, Londres, trad. Maria Jolas, paru dans *Rendez-vous des Théâtres du Monde*, mai-juin 1957, n° 2

## Dominique Raymond

Pour la décrire il faudrait reprendre le principe du poème de François Villon qui accorde les contraires en une affirmation paradoxale (*Je meurs de soif auprès de la fontaine...*): elle est incandescente et retenue, inquiète et lumineuse, courtoise et déchaînée, évidente et complexe, libre et dévouée, forte et vacillante, souveraine et pleine de doutes... On pourrait n'en jamais finir, au gré des infinies variations de son jeu. Chaque représentation est différente, réinventée dans une brûlure de première fois. Ce qui frappe peut-être plus encore, c'est la constance de son engagement, l'exactitude de son parcours en chaque interprétation, variable dans son cours, mais identique dans sa direction, sa couleur, sa sensibilité, dans son intelligence. Son travail ne se referme pas sur la forme trouvée, elle n'exécute pas son rôle: elle-même devient forme, et se lance dans la représentation comme dans une aventure de sa propre vie. Au demeurant, tout chez elle procède par élan. Un élan soigneusement préparé, écrit dans son corps par un long travail d'imprégnation et de lecture. Elle se mesure et s'accorde avec les muscles de l'écrit, les flux parcourant l'œuvre, comme un nageur audacieux estime la force d'un torrent avant de s'y jeter. Il y a quelque chose d'athlétique dans la façon qu'a Dominique de se préparer au théâtre, d'y consacrer le tout de sa personne, corps et âme, de s'y risquer entièrement. C'est d'ailleurs ce qui donne à chacune de ses interprétations leur part d'inouï: son destin semble se jouer dans la courbe d'un geste, dans l'inflexion d'une réplique. Tout est grave et décisif, comme dans le jeu des enfants quand ils sont seuls. Pourtant, infiniment relative, elle dialogue avec ce qui l'entoure, êtres et choses, et fait théâtre de tout ce qui se propose à elle. Sans perdre sa densité, elle rayonne et relie.

Daniel Jeanneteau

## Tennessee Williams

Thomas Lanier Williams est né le 26 mars 1911 à Columbus dans le Mississippi. C'est en 1923 que sa mère lui offre une machine à écrire. Après avoir écrit des nouvelles, des pièces, des poèmes et gagné divers prix ou bourses (1<sup>er</sup> prix pour un essai dans le journal de la Ben Blewett Junior High School "Junior Life", 1925; 3<sup>e</sup> prix du magazine "Smart Set", 1927; c'est en 1928, qu'il fait, avec son grand-père, son premier voyage en Europe; en 1929, il entre à l'université du Missouri à Columbia, en section journalisme; 1<sup>er</sup> prix de poésie décerné par la revue "Inspiration", 1933; 1<sup>er</sup> prix de la Guilde des écrivains de Saint-Louis, 1935...), c'est en mars 1945 qu'il voit le triomphe de sa pièce *La Ménagerie de verre*. En 1948 il obtient le prix Pulitzer avec *Un tramway nommé désir*. Puis il rencontre Jane et Paul Bowles, Anna Magnani, Carson Mac Cullers... En 1950 a lieu la première de *La Rose tatouée*, et c'est en 1955 qu'il remporte à nouveau le prix Pulitzer avec *La Chatte sur un toit brûlant*. En 1956 est créé *Doux oiseaux de jeunesse*; en 1957 *La Descente d'Orphée*; en 1958 *Soudain l'été dernier*; en 1961 *La Nuit de l'iguane* qui est élue

meilleure pièce de l'année par le Cercle des critiques dramatiques de New York. En mai 1961 il est élu membre à vie de l'Académie des Arts et Lettres. Entre 1963 et 1969, il écrit, notamment *Le train de l'aube ne s'arrête plus ici*, *The Slapstick Tragedy*, *Dans le bar d'un hôtel de Tokyo*. Il reçoit en mai 1969 la Médaille d'or du théâtre de l'Institut national des Arts et Lettres et il est nommé docteur honoris causa de l'université du Missouri. En 1971 il fait une harangue contre la guerre au Vietnam sur le parvis de la cathédrale Saint-Jean de Dieu à New York. C'est en 1972, qu'il termine la rédaction de ses mémoires et 1975 qu'il les publie après la parution de *Une femme nommée Moïse* (roman), cette même année il est président d'honneur au festival de Venise. Entre 1978 et 1979, il écrit *Clothes for a Summer Hotel*, *A Lovely Sunday for Creve Cœur*, et reçoit la médaille pour sa contribution à l'Art. En 1981, il commence une adaptation de *La Mouette* et reçoit le Common Wealth Award à New York. En 1982, il écrit *Something Cloudy, Something Clear* et il est nommé docteur honoris causa à l'université d'Harvard. Il meurt le 24 février 1983 à New York.

## Daniel Jeanneteau

Il a mis en scène et conçu les scénographies de : *Iphigénie* de Racine (2001); *La Sonate des spectres* de Strindberg (2003); *Anéantis* de S. Kane (2005); *Into The Little Hill*, opéra de G. Benjamin et M. Crimp (2006); *Adam et Ève* de Boulgakov (2007); *Blasted* de S. Kane (Japon, 2009); *Bulbus* de A. Hilling (2011); *The Glass menagerie* de T. Williams (Japon, 2011); *Les Aveugles* de M. Maeterlinck (2014); *Faits*, fragments de *Illiade* (2014). Il a cosigné avec Marie-Christine Soma les mises en scène de : *Les Assassins de la charbonnière* d'après Kafka et Labiche (2008); *Feux* de Stramm (2008); *ciseaux, papier, caillou* de D. Keene (2010) et *Trafic* de Y. Thommerel (2014) présentés tous deux à La Colline. De 1989 à 2003, il a conçu les scénographies des spectacles de C. Régy et celles de spectacles de C. Diverrès, G. Desarthe, E. Lacascade, J.-C. Gallotta, A. Ollivier, M. Bozonnet, N. Leriche, J.-B. Sastre, T. Brown, J.-F. Sivadier, P. Rambert... Metteur en scène associé au TGP de Saint-Denis de 2002 à 2007, à La Colline de 2009 à 2011, à la Maison de la Culture d'Amiens depuis 2007. Lauréat de la Villa Kujoyama à Kyoto en 1998; lauréat de la Villa Médicis Hors les Murs au Japon en 2002; Grand prix du syndicat de la critique en 2000 et en 2004. Depuis janvier 2008 il dirige le Studio-Théâtre de Vitry.

## Isabelle Famchon

Traductrice

Après des études de théâtre aux États-Unis, elle crée en 1975 avec Roger Blin la compagnie portant son nom où elle exerce des fonctions variées et traduit de nombreuses pièces de langue anglaise et notamment *Boesman et Lena* d'Athol Fugard, *Les Aiguilleurs* de Brian Phelan et *Ainsi va le monde* de William Congreve. Elle participe à la nouvelle édition du Théâtre complet de Shakespeare dans la Pléiade (*Cymbeline* et *Les Joyeuses Commères de Windsor*). Elle collabore à la Maison Antoine Vitez (Centre international de traduction théâtrale) assurant en particulier la coordination artistique des "Lectures irlandaises" au Petit Odéon en 1991 et l'organisation d'événements autour du théâtre irlandais avec le Théâtre National de Bretagne. En 1999, elle a obtenu une bourse à la traduction du Centre national du Livre pour traduire des pièces du théâtre contemporain irlandais. Elle a assuré également la coordination de la publication de six pièces de Tom Murphy aux Éditions Circé.

## Les partenaires du spectacle



**TRANSFUGE**  
LITTÉRATURE & SCÈNE

Directeur de la publication **Patricia Michel**  
Responsable de la publication **Didier Juillard**  
Rédaction **Angela De Lorenzis**  
Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**  
Photographies **Mammar Benranou et Élisabeth Carecchio**  
Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**  
Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**  
Imprimerie **Mediagraphic, Rennes, France**  
Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618  
Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national  
15 rue Malte-Brun Paris 20°  
[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

---

Développement durable, La Colline s'engage  
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall  
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.



la colline  
théâtre national

01 44 62 52 52  
[www.colline.fr](http://www.colline.fr)